

## Sème, résiste et mange

### Retour sur les rencontres internationales des semences paysannes 2019

Les rencontres internationales « Sème ta résistance 2019 » se sont tenues à Mèze du 7 au 9 novembre 2019. Quelques jours auparavant, plusieurs délégations internationales composées de paysan.ne.s et autres praticien.ne.s de la biodiversité cultivée ont été accueillies par des Maisons des Semences Paysannes de quatre territoires de l'Occitanie.

Régulièrement depuis sa création en 2003, le Réseau Semences Paysannes (RSP) co-organise ce type de rencontres internationales réunissant des praticien.ne.s, paysan.ne.s, jardinier.ère.s et artisan.e.s semencier.ère.s du monde entier. Pour Sème ta résistance 2019, le RSP a pris appui sur quatre collectifs de différents territoires d'Occitanie : Pétanielle (Tarn, Rénova (Ariège), Chemin Cueillant (Minervois) et les Semeurs du Lodévois-Larzac, noué des partenariats avec le CPIE du Bassin de Thau, l'ONG internationale CCFD-Terre solidaire, et la Coordination européenne Libérons La Diversité, en confiant la coordination de l'événement à l'association BEDE.

Sème ta Résistance 2019, semaine d'échanges internationaux dédiés aux semences paysannes qui a rassemblé près de 800 personnes, s'est organisée en trois temps complémentaires :

- **Visites de terrain** : pendant trois jours, quatre collectifs développant les semences paysannes en Occitanie ont accueilli chacun une délégation internationale d'une dizaine de paysan.ne.s et animateur.trice.s venu.e.s du Proche et Moyen-Orient, d'Afrique de l'Ouest, du Maghreb, d'Afrique du Sud, d'Amérique centrale, d'Asie (Vietnam), d'Europe du Sud. Chemin Cueillant a pour but d'accompagner et de fédérer paysan.ne.s et jardinier.ère.s autour des pratiques et valeurs de l'agroécologie paysanne dans le Minervois. Dans le Tarn, Pétanielle est une Maison des Semences Paysannes travaillant principalement sur les céréales à paille et mêlant paysan.ne.s et jardinier.ère.s. Rénova, association de renouvellement de la biodiversité cultivée, est basée en Ariège et a pour but l'étude, la sauvegarde, la valorisation et le développement du patrimoine fruitier et des végétaux cultivés sur le passif pyrénéen et des territoires limitrophes. Enfin le collectif des Semeurs du Lodévois Larzac regroupe jardinier.ère.s et maraicher.ère.s qui mutualisent la préservation et la sélection de variétés locales potagères.
- **Convergences** : les quatre délégations, rejointes par d'autres praticien.ne.s français.e.s et du monde, se sont retrouvées à Mèze pour deux jours d'ateliers pratiques et thématiques autour des semences paysannes et des enjeux associés, notamment le changement climatique.
- **Ouverture** : les rencontres internationales se sont soldées par une journée ouverte au grand public et aux acteur.trice.s du territoire du Bassin de Thau. Ateliers de sensibilisation, bourse aux semences, forum associatif, tables rondes thématiques ont ponctué la journée avant un concert festif.

Un an plus tard, les crises politiques traversant certains pays africains et la crise sanitaire mondiale donnent une saveur particulière à cet événement d'envergure. Les échanges internationaux ne peuvent s'exprimer actuellement que par le biais du numérique. Rappelons ici la pertinence et la richesse des rencontres physiques, sources de solidarité internationale. Les paysan.ne.s du monde, subissant les assauts répétés des États et de l'agro-industrie contre la paysannerie, et faisant face au

changement climatique pesant sur leurs récoltes et leurs pratiques, peuvent puiser une force nouvelles dans ces moments où les expériences, les savoirs et savoir-faire se partagent. Tous disent en ressortir avec un nouvel élan. En attendant de pouvoir à nouveau nous retrouver, voici un retour sur ce qui a fait le sel des rencontres internationales 2019.



*Convergences à Sème ta résistance 2019, CPIE Bassin de Thau-RSP / CC BY NC SA*

### ***« Les graines, ça va bien dans les poches, ça adore voyager et ça aime les migrants »<sup>1</sup>***

Ces rencontres constituent une manière privilégiée de retrouver les connaissances et les savoir-faire associés aux semences trop souvent perdus dans les pays industrialisés. Elles ont permis de construire des liens, des alliances et des projets entre paysan.ne.s et ruraux.ales. Des différents régions du monde engagé.e.s dans une agriculture paysanne, écologique et solidaire. Comme le résume Paula, une paysanne franco-chilienne : *« on peut partager nos pratiques, on peut partager nos soucis et on se rend compte qu'en tant que paysans nos problèmes sont similaires partout »*. Paula est membre d'une association, Agrobio Périgord, qui travaille depuis vingt ans pour trouver une alternative au maïs hybride F1. L'association a développé de nombreux liens avec des initiatives latino-américaines, notamment au Mexique avec la *Red en defensa del maíz* (Réseau de défense du maïs). L'objectif de ces échanges est de retrouver les savoirs semenciers du monde paysan, disparus avec la modernisation agricole.

Alors que le maïs nous vient d'Amérique, le blé domestiqué au Moyen-Orient durant le Néolithique a traversé l'Atlantique en sens inverse. Il est aujourd'hui largement cultivé au Mexique. On y trouve des variétés pré-industrielles originaires de France et d'Espagne. Alvaro est un allié du RSP depuis de nombreuses années. Il anime au Mexique un réseau naissant autour du blé et de ses usages de la graine à l'assiette : *« Nous sommes intéressés pour sauvegarder des semences anciennes de blés*

<sup>1</sup> Les sous-titres de cet article sont issus de citations collectées parmi les participant.e.s aux rencontres.

*avec quelques agriculteurs mais aussi pour essayer d'adapter dans le cadre d'une agriculture familiale un petit moulin à meule de pierre qui est très utilisé ici en France ».* Les rencontres Sème ta résistance 2019 ont permis de resserrer ses liens avec des Maisons des Semences Paysannes travaillant sur les céréales à paille, comme Pétanielle et de construire un projet de formation franco-mexicain visant à transmettre les savoirs et savoir-faire artisanaux français pour fabriquer des moulins à meule de pierre de type Astrié au Mexique. Pétanielle a ainsi accueilli une délégation d'une dizaine d'internationaux autour d'un programme d'échange « du grain au pain ».



*Partage de savoirs paysans autour d'un moulin à meule de pierre de type Astrié, RSP / CC BY NC SA*

A l'instar des semences, l'outillage constitue un champ privilégié pour l'émancipation technique. En témoignent la vitalité des échanges entre participant.e.s autour des outils pour l'agriculture attelée qui ont eu lieu en Ariège durant les visites organisées par Rénova. Omer est agriculteur au Bénin et responsable de l'Organisation des Ruraux pour une Agriculture Durable (ORAD) qui travaille activement pour la promotion de la traction animale au Bénin. Il expérimente notamment un porte-outil adaptable aux petites animaux de trait, la Kassine, issue d'une trouvaille paysanne mise au point par Jean Nolle dans les années 80 et qui est désormais fabriquée au Burkina, pays voisin de celui d'Omer. Lors d'une visite ariégeoise, plusieurs discussions ont eu lieu autour de l'adaptation de cet outil pour les animaux plus lourds avec l'association Prommata qui œuvre pour une agriculture attelée moderne avec un outillage adapté, développé directement par les utilisateur.trice.s. La délégation internationale a aussi pu aller à la rencontre de différent.e.s paysan.ne.s sur leurs fermes ou pépinières avec Rénova, ayant proposé un programme centré sur l'agriculture de montagne. Les rencontres et partages d'expériences ont permis de faire émerger les points communs et ceux de divergence des vécus paysans dans le monde. Par exemple ; en Ariège, l'enjeu est de « repousser la forêt » pour maintenir des terres agricoles, tandis qu'en Afrique du Sud, il s'agit de juguler la déforestation pour limiter l'impact du changement climatique, notamment les vagues de sécheresse record. Autre déconstruction des idées reçues, celle de l'image de l'exploitant.e agricole occidental.e, très aisée.e, utilisée notamment pour légitimer la mise en place de l'agro-industrie sur le continent africain, et bien éloignée de la réalité paysanne des agriculteur.trice.s ariégeois.e.s (pour certains en prise à des difficultés financières) accueillant les visites. Les enjeux d'autonomie des

paysan.ne.s et de dignité dans leur travail, passant notamment par la réappropriation des semences, dépassent les frontières et concernent tous les paysan.ne.s du monde.

Le Minervois a aussi accueilli une délégation internationale grâce à l'implication de l'association Chemin Cueillant. Le programme de visites a mis l'arbre et son rôle agroécologique à l'honneur. Malika est figuicultrice avec son mari dans la région de Bejaia en Kabylie algérienne. Elle fait partie des premières à avoir transformé à la ferme la figue en de multiples produits : huiles, confitures, gâteaux, savons viennent valoriser un mode de vie et une production en difficulté : « *Le climat 2019 a été catastrophique pour la figue : grosses chaleurs, humidité, tempête... Le climat change et il va falloir s'adapter. Il est important pour nous d'échanger sur nos problèmes. Ici dans le Minervois, j'ai observé avec intérêt la pratique des engrais verts utilisés par les paysans* ».



Récolte des olives, Chemin Cueillant/ CC BY NC SA

Bien évidemment, et ce tout au long de la semaine, des échanges de semences ont eu lieu pour essayer d'acclimater de nouvelles variétés ou espèces d'intérêts aux contextes locaux. Des paysan.ne.s du Niger, en visite dans les fermes et vergers du collectif des Semeurs du Lodévois Larzac, ont par exemple pu rapporter dans leurs bagages des semences d'armoise annuelle (*artemisia annua*), utile contre certaines formes de paludisme<sup>2</sup>. Lors de ces visites dans les contreforts du Larzac, paysan.ne.s français.e.s et africain.e.s ont aussi décidé de poursuivre dans un futur proche les échanges sur l'adaptation des oignons aux différentes conditions pédoclimatiques ainsi que sur la conservation des pommes de terre semence.

Abdoul, paysan et animateur du réseau burkinabé des initiatives en agroécologie, résume : « *Ces rencontres sont l'occasion de trouver des solutions pertinentes ensemble. Et c'est ensemble que nous devons réfléchir à ce qu'on laisse à nos enfants* ». Marie a participé à l'accueil de cette délégation internationale provenant du Maghreb, d'Afrique de l'Ouest et d'Europe du Sud. Elle partage : « *Nous sommes des exilés de la semence car l'industrie nous a dépossédé d'un geste absolument essentiel au paysan. Nous avons toujours besoin d'échanger avec des paysans d'ailleurs* ».

---

<sup>2</sup> Les malgaches l'expérimentent aujourd'hui pour atténuer les effets de la COVID-19.



*Échange de mil, BEDE RSP CC BY NC SA*

Les échanges entre paysan.ne.s, animateur.trice.s et chercheur.se.s qui ont eu lieu dans les fermes s'inspirent des pratiques sociales de l'agroécologie qui donnent une large place aux savoirs empiriques et à leur diffusion de paysan.ne à paysan.ne. Sème ta Résistance 2019 a d'ailleurs été l'occasion d'inaugurer un projet européen d'échanges de paysan.ne.s à paysan.ne.s financé par le dispositif européen Erasmus +. Ce projet nommé APRENTISEM (« Bonnes pratiques pour les apprentissages relatifs aux semences paysannes ») associe le RSP, la *Red de Semillas* (Espagne) et la *Rete Semi Rurali* (Italie) en vue de mutualiser l'expérience autour des modes d'apprentissage entre pairs existants dans ces réseaux. *In fine*, il s'agit d'identifier les bonnes pratiques pédagogiques développées dans ces trois pays pour mieux transmettre les savoir-faire relatifs aux semences paysannes. Le projet permettra dans les années à venir six voyages d'étude placés sous le sceau des échanges de pratiques<sup>3</sup>.

### ***« Partager ensemble les multiples actes et expériences de vie qui composent l'agriculture »***

Ces délégations paysannes et de défenseur.e.s des semences paysannes ensuite convergé à Mèze, où d'autres praticien.ne.s et animateur.trice.s d'une trentaine de pays les ont rejoints. Il.Elle.s étaient plus de 300 **participant.e.s à débattre** en ateliers et tables rondes pendant trois jours.

Les questions de la transmission des savoir-faire et de la formation paysanne ont pu être approfondies lors d'un atelier proposé par Daniel, éleveur et paysan meunier à l'initiative d'une formation agricole diplômante sur la boulange à la ferme. Il rappelle que « *c'est le paysan qui connaît le mieux ses parcelles et, souvent, sans avoir fait d'études, il sait prendre en compte des dizaines de facteurs non identifiés concrètement et non quantifiés. Avec l'expérience et l'écoute de ses ressentis, il sait prendre les décisions les plus adaptées. C'est la « science paysanne » qui s'acquiert par l'expérience et l'expérience partagée.* ». Les participant.e.s à cet atelier ont pu échanger sur les expériences de formation entre pairs, les relations avec les systèmes éducatifs formels ainsi que les bonnes pratiques pour faciliter ces apprentissages sur le terrain. Les situations sont contrastées selon les pays : dans beaucoup de cas comme en témoigne un paysan malien, « *l'agriculteur est tout à fait en bas de l'échelle. Il faut défendre les agriculteurs contre la dévalorisation sociale* ». Dans certaines régions industrielles italiennes et espagnoles, le tissu social

<sup>3</sup> Quand la situation sanitaire le permettra.

paysan est délité et génère un contexte de concurrence peu propice à la diffusion horizontale des savoirs. Ces situations mettent en exergue la dimension militante dans l'action de transmettre son expérience. Edmore, membre du *Rural Women Assembly* en Afrique du Sud, affirme : « *intervenir dans les écoles primaires et secondaires, pour valoriser les semences paysannes, fait partie intégrante de la lutte contre les OGM dans mon pays qui est un laboratoire pour les semences OGM. On forme les élèves dans les écoles et on encourage les familles à avoir leurs propres semences* ». Cédric, jeune titulaire d'un diplôme agricole confirme que les immersions chez des paysans permettent de clarifier les apprentissages par la mise en pratique et les échanges. Certaines participantes ont mis le doigt sur l'importance du travail des femmes dans l'agriculture notamment dans la gestion des semences et dans la transmission des savoir-faire qui y sont associés. Les hommes sont en général plus visibles dans les travaux des champs et a fortiori dans ce qui concerne la gestion de la récolte et de la semence. Ils sont aussi plus présents dans la représentation publique et syndicale. Le RSP est lui-même un réseau assez masculin : dès l'origine, ce sont en majorité des hommes qui se sont organisés pour se mettre en réseau. Encore aujourd'hui, la plupart des administrateurs sont des hommes. Une partie singulière du travail des paysannes est occulté, pourtant leur rôle est tout autant primordial.

### « *L'invisibilité du travail des femmes est effectif* »

L'exemple du maïs des communautés tzeltales des montagnes du Chiapas au Mexique est révélateur à ce titre. Thierry Linck, agroéconomiste ami des semences paysannes qui nous a malheureusement quitté récemment, a observé que le travail de sélection masculine dans la très visible *milpa*<sup>4</sup> est doublé par un tri plus discret réalisé par les mères sur les épis récoltés : elles les choisissent selon des critères culinaires liées aux nombreux plats à base de maïs qu'elles confectionnent quotidiennement. Ainsi le résultat de la sélection visible dans les épis s'affichant ostensiblement dans les *milpa* cultivés par les hommes doit tout autant à leur travail qu'à celui de leurs compagnes<sup>5</sup>.



*Préparation du maïs lors d'un atelier Nixtamal - RSP/CC BY NC CA*

4 Au delà de sa définition agronomique faisant référence à l'association entre maïs, courge et haricot, la *milpa* désigne aussi un champ-vitrine dont l'aspect, la beauté fait la renommée ou non de son possesseur.

5 Renzo d'Alessandro et Thierry Linck, « Diversité, variabilité, connectivité : Mobiliser les savoirs locaux pour cultiver la biodiversité », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 8, n°1 | Avril 2017, mis en ligne le 30 avril 2017, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/11548> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.11548>

La question du genre, à savoir comment les normes sociales déterminent les rôles assignés aux femmes et aux hommes prend de plus en plus d'importance dans la réflexion sur le monde paysan. Si elle concerne tout autant les hommes que les femmes, force est de constater qu'elle est le plus souvent portée par ces dernières. Carine est ethnologue et travaille sur le genre en agriculture depuis de nombreuses années. Pour elle, « *dans de nombreux pays, les femmes portent l'agriculture et en particulier l'agriculture vivrière. Ce sont elles qui ont la connaissance des semences et des usages des plantes, notamment culinaires mais aussi médicinaux. Les processus de modernisation agricole sont des processus plutôt masculins qui ont eu tendance à marginaliser le rôle des femmes et leur pouvoir dans la société* ». Elle a animé à Mèze une table ronde dédiée aux témoignages de paysannes de la terre et de la mer confrontées à un monde masculin.

Ainsi l'association *Buzuruna Juzuruna* (littéralement « nos graines sont nos racines ») œuvre pour le développement d'une agroécologie vivrière au Liban notamment auprès des communautés de réfugiés syriens. Dans ce contexte, la ferme école de Buzuruna Juzuruna développe un travail sur les semences paysannes en multipliant des variétés originaires ou utilisées en Palestine, Syrie et Liban et mettant en place des actions de formation. Elle accueille de nombreuses très jeunes femmes isolées qui ont quitté la Syrie, envoyées par leur famille pour se marier avec des réfugiés ayant trouvé situation au Liban. Selon Zoé, une des animatrices de l'association : « *Souvent elles n'ont pas accès à leur grande sœur, à leur grand-mère qui vont leur apprendre les gestes agricoles, les gestes de l'allaitement bref tous les gestes que l'on apprend en vivant avec d'autres femmes. Sans que cela soit voulu, notre ferme est devenue un espace d'accueil et de transmission des savoir-faire pour ces personnes* ». Zoé souligne aussi que créer de nouveaux espaces de transmission, qui plus est en contexte d'exil, contribue à rebattre les cartes entre les hommes et les femmes : ainsi quelques hommes se sont pris de passion pour le travail de conservation des semences, un rôle plutôt assigné aux femmes dans les cultures du Moyen Orient.

Marlène et Claudia sont pêcheuses sur le bassin de Thau où elles pratiquent une pêche artisanale qui préserve les ressources. Le métier est largement masculin, Claudia étant la seule patronne pêcheuse. Le binôme est de plus le seul équipage 100 % féminin en France ! Elles commercialisent en circuit court, là aussi une particularité puisque ce sont les seules parmi les pêcheurs du bassin à avoir développé ce type de débouché. « *Je voulais avant tout toucher la nouvelle génération et leur expliquer que les poissons ne sont pas carrés, qu'il y a encore de la qualité et beaucoup de variété* ». Du point de vue de la gestion des ressources, les techniques et les règles développées par les artisan.ne.s pêcheur.se.s du bassin de Thau visent à relâcher les jeunes poissons qui n'ont pas atteint une taille minimale. Claudia est élue à une prud'homie de pêcheurs en charge des règles communes. Cette organisation s'apparente à un commun, ce qui a fait largement écho aux réflexions du RSP ces dernières années sur cette notion appliquée aux semences. Cette pratique résonne aussi avec un type de pêche artisanale pratiqué en Iran sur une île du golfe persique, la « moshta », présentée par Khadija. Il s'agit d'un type de pêche sur filets fixes en bord de plage largement exercé par les femmes et qui permet de trier et relâcher certains poissons ou espèces protégées telles que les tortues.

Anne est, quant à elle, apicultrice dans l'Aude : elle n'a pas souhaité rentrer dans les standards technico-économiques actuels du métier (environ 200 ruches pour être considérée comme apicultrice professionnelle). « *Le fait d'avoir moins d'abeilles et de moins les soumettre à une apiculture masculine, c'est à dire fortement mécanisée et avec beaucoup de déplacements joue sur leur santé : j'ai moins de mortalité que la moyenne des apiculteurs* ».

Anita est quand à elle éleveuse au Pays Basque et à fait le choix il y a 20 ans d'élever des chèvres des Pyrénées : à l'époque cette race était menacée de disparition avec moins de 2 000 individus. « *J'ai accueilli plein de femmes sur ma ferme qui avait envie d'apprendre. Aujourd'hui il me semble que les femmes reprennent une place : il y a un fort mouvement d'installation de femmes en estive sur le métier de bergère. Je rencontre aussi beaucoup de femmes dans les formations sur les rapport au vivant, sur les soins différents avec une approche sensible et globale.* »



Table ronde « femmes paysannes », CPIE du Bassin de Thau - RSP / CC BY NC SA

Ces témoignages reflètent une manière singulière d'exercer ces métiers de la terre et de la mer. Pour Carine, « *ces femmes différentes dans leurs pratiques portent une convergence dans le sens qu'elles souhaitent travailler plus à taille humaine, à chercher un équilibre entre la rentabilité de leur métier et le sens qu'elles donnent à leur activité comme le fait d'être en lien directement avec les consommateurs en circuit court et de ne pas passer par les filières longues. On trouve chez ces paysannes une convergence d'engagement et de lutte pour la préservation des ressources, des produits naturels, revenir à des choses fondamentales, à savoir ce qu'on met dans l'assiette de nos enfants* ».

### **« La technologie déplace les populations rurales »**

Sans paysan.ne.s, pas de semences paysannes : ce constat est souligné par beaucoup de personnes dans ces rencontres. La raréfaction des habitant.e.s en zones rurales est en effet synonyme de perte de savoirs paysans, comme par exemple des connaissances autour des semences locales ou de savoir-faire. La plupart des pays connaissent ou ont connu l'exode rural concomitant au développement industriel : pour les États et les grandes industries, les sociétés paysannes constituent en effet un puits de main d'oeuvre qu'il s'agit de rendre disponible. Les débats de la table ronde « où nous mènent les techno-sciences ? » révèlent que ce mouvement s'accélère bien souvent en période de crise. Les guerres, les blocus économiques, les « états d'urgence ou d'exception » divers et variés impactent fortement les sociétés paysannes et conduisent *in fine* à la marginalisation des modes de vie ruraux relevant du petit artisanat ou de la paysannerie. Comme le présente Ghassan, agriculteur et formateur en agroécologie au Liban, « *la guerre civile a été une opportunité pour l'agro-business de s'imposer au Liban : nous avons alors perdu nos semences paysannes car une génération entière de Libanais n'a pas cultivé la terre. Les villages n'avaient plus de bétail, plus de semences paysannes, plus de savoir-faire ni de connaissances en agriculture, ni de ressources locales et durables habituellement utilisées : dans cette situation, le terrain était prêt pour l'agriculture commerciale* ». Aujourd'hui l'agriculture libanaise est fortement

industrialisée dans une vocation essentiellement exportatrice. Dans ce pays densément peuplé et aux surfaces agricoles réduites, les terres subissent une intense spéculation et sont inaccessibles pour des projets paysans.

Côté latino-américain et africain, plusieurs participant.e.s soulignent la difficulté à vivre et travailler la terre, notamment pour les jeunes générations. En Amérique Latine, une des problématiques est le déplacement forcé et l'accaparement des terres pour des méga-projets industriels : « *la technologie déplace les populations rurales* » résume Alvaro de la « *Red en defensa del maíz* ». Même sans épisode de violence directe, projets industriels riment souvent avec création d'infrastructures routières et sédentarisation forcée dans certains territoires amérindiens. *In fine* ces phénomènes concourent à la paupérisation et à la marginalisation des populations autochtones. « *Pour nous, il ne s'agit pas seulement de conserver les semences mais de continuer à vivre comme communauté dans un territoire qu'il faut défendre contre des projets mortifères tels que les projets miniers, pétroliers, hydroélectriques* ».

En France, les politiques dirigistes d'après-guerre pour industrialiser l'agriculture ont aussi eu pour première conséquence la disparition des paysan.ne.s. Entre 1950 et 2000, le nombre de paysan.ne.s a *grosso modo* été divisé par cinq et les fermes, dans un processus de concentration, sont passées de 1.6 millions en 1970 à 437 400 en 2016<sup>6</sup>. Comme le résume Henri Mendras dans *La Fin des paysans* (1967), « *en une génération, la France a vu disparaître une civilisation millénaire constitutive d'elle-même* ». Fabrice est cogérant de la coopérative Atelier Paysan, qui vise la réappropriation de l'outil par les paysan.ne.s. Il nous rappelle le rôle historique de la mécanisation dans cette transformation sociale radicale. « *Plus nous nous trouvons dans l'agriculture intensive, plus le niveau technologique et la puissance embarquée sur les fermes est importante. A contrario, plus on se trouve sur des agroécosystèmes à taille paysanne, diversifiés tant en termes de cultures que d'élevage, plus les technologies sont simples, plutôt frugales de conception et s'appuient sur les savoirs et savoir-faire paysans* ». Avec Hugo, l'un des animateurs de cette coopérative, il propose une analyse radicale de la situation actuelle, ce qui a généré des débats passionnés durant un atelier dédié aux questions d'autonomie. « *La logique technocratique et capitaliste de l'agriculture aurait dû faire disparaître les paysans. Or on a conservé un maillon autonome qui sert de fusible pour la chaîne agroalimentaire. La lutte pour l'autonomie peut s'apparenter à une lutte pour agrandir le bac à sable. Proposer des alternatives, c'est important mais insuffisant. Il ne faut pas seulement étendre les alternatives, mais aussi penser un rapport de force social* ». Pour certain.e.s paysan.ne.s, notamment militant.e.s de la Confédération Paysanne, il ne faut pas oublier que ce rapport de force se construit déjà au jour le jour sur le terrain.

**« Dès que l'on remet son ventre dans la main quelqu'un, vous êtes foutu ! »**

Le contrôle de l'alimentation à travers le système semencier industriel est bien illustré par la généralisation des semences hybrides F1. Comme le souligne l'économiste engagé Jean Pierre Berlan, « *Avec le maïs hybride vous faites coup double : vous résolvez les deux problèmes fondamentaux du capitalisme industriel dans l'agriculture : premièrement la question de l'uniformité puisque l'on entre dans la production de masse qui exige des marchandises normalisées, standardisées, uniformisées. Plus question d'avoir la fantaisie de la vie et des variations. Deuxièmement, puisque les caractères sélectionnés vont être perdus dans le champs du paysan, vous empêchez l'agriculteur de semer le grain récolté en créant un droit de propriété sur le vivant. Vous en terminez avec cette anomalie par rapport au système marchand qui est que les êtres vivants se reproduisent et se multiplient gratuitement* ».

---

6 Chiffre issu du Recensement Général Agricole



*Maïs population, une aberration pour le système marchand?*



*RSP / CC BY NC SA*

Beaucoup de paysans et paysannes des pays du Sud ont été frappé par les témoignages de dépendance financière de nombre de leurs confrères.soeurs français.e.s : « Il est impressionnant de savoir que quelqu'un crée de la richesse pour 100 000 euros par an et qu'il lui revient difficilement 1 000 euros [par mois]. Nous avons entendu dire que des paysans qui ne savent plus comment s'en sortir se suicident ». On compte en effet plus d'une centaine de suicides d'agriculteur.trice.s chaque année en France. Poids des investissements et diktats des normes aboutissent à l'élimination économique des unités de production les moins compétitives. La mise aux normes forcée de tous les secteurs de l'économie détruit des métiers, des projets de vie et des vies elles-même comme en témoigne l'assassinat de Jérôme Laronze, éleveur abattu par les gendarmes le 20 mai 2017 après des années de harcèlement administratif, ou plus récemment, la destruction d'une partie de la ZAD de Notre Dame des Landes. Pour Omer, paysan béninois, « la question de l'alimentation est une question de vie ou de mort car personne ne peut vivre sans manger. Mais les hommes dans leur cupidité on relégué l'alimentation au dernier rang des priorités et se consacrent à des choses viles comme les voitures, les voyages... ils s'en fichent de l'alimentation. Ils sauront son importance le jour où ils manqueront de nourriture, où l'industrie aura tout accaparé, les gens devront alors payer les semences comme ils payent un médicament à la pharmacie. Comme l'a dit Hippocrate, il faut que ta nourriture soit ton premier remède : l'alimentation est primordiale. Dans notre organisation paysanne, on considère que la semence est une ressource stratégique, plus que l'uranium, le pétrole, l'or : on s'en fiche de ça ! Sans ça on peut vivre mais personne ne peut vivre sans manger. Dès que l'on remet son ventre dans la main quelqu'un, vous êtes foutu ! »

## **« Quand l'agriculteur ne dispose pas de semences variées, sa vie est aussi sèche que celles d'un squelette »**

Parmi les défis qui ont largement été partagés durant les rencontres, ceux liés aux changements climatiques sont revenus à maintes reprises dans les ateliers, les témoignages et les discussions informelles. Les agriculteur.trice.s sont parmi les premiers impacté.e.s, à devoir composer avec les effets du dérèglement climatique : sécheresse, inondations, hausse des températures, troubles de la saisonnalité, déséquilibres des écosystèmes... Abdelhak, figuiculteur en Algérie partage : *« notre tradition est de sécher les figues. Ces dernières années nous avons beaucoup de difficulté à le faire. A cause du changement climatique, il y a beaucoup de vagues de chaleurs et des humidités que nous n'avions pas avant, des pluies, de la grêle. Pour ce problème, j'ai fait un travail de recherche sur la diversité du figuier : on a pu obtenir 70 variétés menacées de disparition. On va les multiplier et on va avoir beaucoup de travail sur la transformation, beaucoup de goûts, beaucoup de couleurs... »*.

Les paysan.ne.s développent des stratégies pour absorber ces changements brutaux. Les semences paysannes ont un vrai rôle à jouer dans l'adaptabilité des cultures à des années, qui ne se ressemblent pas, comme nous en fait part Nasser, agriculteur en Iran : *« Chaque année venait avec ses problèmes, une année le froid glacial, une autre la sécheresse. Pratiquer la monoculture ne convenait plus à nos besoins. C'était un trop grand risque que de ne semer qu'une variété. Nous avons décidé d'adopter la culture des populations. Nous avons commencé avec 1 400 variétés paysannes d'orge et 400 de blés. Si l'eau est comme le sang de la terre, la semence est le sang de l'agriculteur. Quand l'agriculteur ne dispose pas de semences variées, sa vie est aussi sèche que celles d'un squelette. »*



*Biodiversité cultivée, CPIE Bassin de Thau - RSP/ CC BY NC SA*

La biodiversité cultivée permet d'amortir les chocs climatiques, certaines variétés et certaines plantes ayant des potentiels différenciés de tolérance face aux aléas (manque d'eau ou au contraire excès d'humidité). Au delà, l'acte de sélectionner et de ressemer une partie de sa récolte année après année peut favoriser cette adaptation. Paula, agricultrice dans le Périgord témoigne des problématiques des sécheresses récurrentes en été sur le maïs, une culture gourmande en eau. *« En ressemant nos semences, en les maintenant à la ferme, qu'elles subissent la chaleur, qu'elles subissent les changements climatiques, cela nous donne une autonomie très grande car cette année nous avons eu deux canicules sur l'été avec certes une pluie opportune nous avons pu produire du grain de maïs pour nos animaux et pour transformer en farine. De plus on a de la semence pour l'année prochaine et celle-ci elle va être très importante parce qu'elle a inscrite au fond d'elle ces deux canicules. Forcément, elle va être plus résistante »*.

Les promesses des technosciences autour de la création de nouvelles plantes résistantes à la

sécheresse ou à certains pathogènes laissent dubitatifs de nombreux paysans. C'est par exemple le cas dans la viticulture dont les systèmes de production basés sur la monoculture, la très faible diversité génétique des cépages et l'abondante utilisation de pesticides commencent à montrer leurs limites notamment face aux étés caniculaires actuels. Louis, vigneron bio près d'Alès a pris le chemin inverse : il cultive une très grande diversité dans son vignoble. « J'ai 40-45 cépages, certains très bien adaptés à la sécheresse mais pas du tout à la pluie et vice versa. Par exemple pour le cépage « Kerner », à partir du 15 juin, les feuilles du centre commencent à jaunir. Il arrive cependant aux vendanges sans problème avec des grains bien gonflés et bien sucrés. Le « jurançon noir » qui vient du Sud-ouest reste quant à lui bien gaillard, bien vert : pourtant, en deux jours, tout tombe, les raisins sont flétris. Avant de fabriquer des variétés, il suffit d'observer la diversité des cépages : près de 3000 variétés existantes à mettre en culture ! »

Si les semences paysannes peuvent être un levier concret pour contribuer à atténuer en partie les effets des changements climatiques, elles ne peuvent pour autant se réduire à un item d'une espèce de « kit de survie » agricole dans un contexte d'« effondrement ». Cela occulterait par là même la portée politique du Réseau Semences Paysannes qui prend source dans la critique de l'industrialisation et des techno-sciences. Cette critique s'inscrit dans une histoire de luttes paysannes face aux désastres socio-écologiques passés et présents, notamment celle particulière et emblématique contre les OGM. Il s'agit bel et bien d'une lutte contre les causes du changement climatique et le monde dans lequel il prend racine, avec notamment la prégnance du secteur public-privé extractif d'énergies fossiles. De nombreux.euses participant.e.s sont issu.e.s de pays spoliés depuis des années par des mégaprojets extractivistes. Pour Alvaro « *En Amérique, en Europe et partout dans le monde, la lutte pour les semences ne se limite pas seulement à une manière de manger, à des saveurs, à de la diversité mais elle s'étend aux relations que nous tissons avec les plantes, les collectifs, les familles, les différentes générations et maintenant entre les pays. Au Mexique, nous appelons cela autonomie parce que faire usage des semences dans un territoire, faire usage du territoire pour se nourrir est une base pour l'autonomie. L'autonomie est pouvoir décider de ce que l'on veut faire dans sa vie, dans sa maison, dans son territoire sans jamais accepter que quelqu'un impose une décision unilatérale, un projet, qu'il vienne d'une entreprise ou du gouvernement. Une entreprise semencière ne peut pas imposer au reste du monde ses décisions. Avoir des semences est aujourd'hui une lutte de résistance et d'autonomie qui nous donne de la joie et de la force en tant que peuple.* ».



*Echanges d'expériences dans le Lodévois-Larzac RSP/CC BY NC SA*

Au niveau international, les Droits des paysan.ne.s et des personnes vivant dans le monde rural ont été reconnus dans une déclaration des Nations-unies adoptée par son Assemblée générale en décembre 2018. Cette déclaration<sup>7</sup> porte le droit à la reconnaissance d'un mode d'agriculture vivrière et nourricière et d'un mode de vie spécifique, en tant que paysan et paysanne. Une fierté retrouvée. Au cœur de cette fierté, le droit pour les paysans et paysannes du monde de conserver, échanger et vendre leurs propres semences. Les débats de Mèze sur cette question ont intégré les luttes actuelles de nombreux mouvements à travers les continents, et en ont inspiré d'autres. Ainsi, les *Norwegian Seed Savers* y ont puisé leur réflexion pour présenter dans les semaines qui ont suivi les rencontres Sème ta résistance 2019 une proposition à leur gouvernement pour mettre en conformité la législation semencière norvégienne avec la Déclaration des Nations-Unies sur les Droits des paysan.ne.s.

Cette déclaration est certes une avancée essentielle, mais reste à charge des États et des grands acteurs économiques d'en incarner les principes, ce qui ne semble pas être toujours d'actualité. L'épisode pandémique que nous vivons actuellement peut ainsi être envisagé comme inscrit dans cette perspective historique relativement courte, où les crises qui émaillent les deux derniers siècles - qu'elles soient géopolitiques, économiques ou encore environnementales - permettent aux oligopoles économiques de se renforcer avec le soutien des États, au détriment des petits opérateurs qui ne peuvent encaisser le choc. Ces crises ont aussi un effet centrifuge en ce sens où elles renforcent les modèles historiques d'accumulation. Dans le cas de l'agriculture, c'est le modèle productiviste qui sortirait vainqueur. Néanmoins la situation sanitaire actuelle donne de la voix aux acteur.trice.s de la souveraineté alimentaire, les paysan.ne.s en première ligne, pour faire reconnaître les qualités de résilience et d'autonomie des territoires et alimentaires que les pratiques d'agriculture paysanne recourent.

On le voit, malgré l'importance des défis pour des petites organisations paysannes que l'initiative d'un tel événement engendre, l'organisation de nouvelles rencontres internationales des semences paysannes offre de belles perspectives, et mérite de s'ancrer dans une tradition. En espérant que dans quelques années nous pourrions à nouveau nous réunir, et en sortir enrichi.e.s, en connaissances, en savoir-faire, en expériences, en poésie, en amitiés, en semences bien sûr, et redynamisé.e.s pour continuer ce travail essentiel autour de la biodiversité cultivée.

*Frédéric Latour, Robert Ali Brac de la Perrière, Amélie Hallot-Charmasson, Alexia de Guibert.*

En complément :

Bilan des rencontres internationales Sème ta résistance 2019 [ICI](#)

Bilan, version anglaise, [ICI](#)

Revue de presse des rencontres internationales Sème ta résistance 2019 [ICI](#)

---

<sup>7</sup> Le texte de la déclaration des Nations Unies sur les droits des paysans et des autres personnes travaillant dans les zones rurales (UNDRP) est à retrouver sur le site des Nations-unies ([ici](#) pour la version française). La Via Campesina en propose une version illustrée [ICI](#).